

Juan Jimenez Vargas: une personnalité sculptée

Francisco Ponz et Onésimo Díaz

Abstract: Note biographique de l'un des premiers fidèles de l'Opus Dei. Étudiant en médecine, il connut le fondateur durant l'année scolaire 1932-1933. Il fut un ferme appui pour saint Josémaría surtout durant les années de persécution religieuse que connut l'Espagne. Sa vocation universitaire le conduisit à la chaire de Physiologie, à l'université de Barcelone d'abord, puis à celle de Navarre où il fut le premier doyen de la faculté de médecine. Il fonda la première revue espagnole de Physiologie.

Keywords: Juan Jimenez Vargas – Opus Dei – Josémaría Escrivá de Balaguer– Physiologie– DYA – Madrid – Université de Barcelone – Université de Navarre – 1913-1997

Juan Jiménez Vargas (1913-1997): Biographical outline of one of the first members of Opus Dei. He was a medical student when he met the Founder for the first time, during the 1932-1933 academic year. He was a firm support for St Josemaría, especially during the years of religious persecution in Spain. His academic vocation led him to the chair of Physiology, firstly in the University of Barcelona and then in the University of Navarre, where he was the first dean of the Faculty of Medicine. He founded the first Spanish Magazine of Physiology.

Keywords: Juan Jiménez Vargas – Opus Dei - Josemaría Escrivá – Physiology – DYA – Madrid – University of Barcelona – University of Navarre – 1913- 1997

* Cet auteur rencontra Juan Jimenez Vargas en 1940 avec lequel il eut des contacts étroits jusqu'en 1942.

Par la suite, entre 1944 et 1955, ils reprirent ces contacts en tant que professeurs de Physiologie à l'université de Barcelone. Ces rapports professionnels se poursuivirent de 1966 à 1997, tous les deux étant professeurs à l'université de Navarre. Cette amitié profonde et une admiration personnelle se font surtout sentir au dernier chapitre, *Esquisse de portrait en guise d'épilogue*.

FRANCISCO PONZ - ONÉSIMO DÍAZ

Juan Jimenez Vargas naquit à Madrid le 24 avril 1913¹. Ses parents l'élevèrent chrétiennement dans la foi de l'Eglise. Il aimait traîner dans son quartier de San Bernardo et il connaissait très bien le vieux Madrid. Indépendant, jaloux de sa liberté, tout en appréciant l'affection dont ses parents l'entouraient, il n'aimait pas être étouffé par leurs conseils ni leur donner des explications superflues sur ce qu'il faisait.

Il était pratiquant et cultivait sa vie de piété, tout en rejetant ce qu'il qualifiait de *piétisme*, cette piété douçâtre ou protocolaire, il n'aimait pas qu'on le prenne pour un *brave garçon*. Il

¹ Données de sa Carte Nationale d'Identité. Dionisio Jiménez, après le décès de Gabriela Vargas, épousa Carmen Mazarro en secondes noces.

fit des études secondaires très correctes à l'Instituto San Isidro², lycée très coté, proche du domicile familial.

Après son baccalauréat, il commença ses études de médecine en 1929. La faculté était alors rue Atocha, dans l'édifice San Carlos, près de l'hôpital clinique. C'est là qu'il rencontra Santiago Ramón y Cajal –Prix nobel, excellent professeur—, et qu'il eut comme maître Carlos Jiménez Díaz, grand pontife de la médecine, professeur de Pathologie médicale. Juan était un étudiant assidu mais qui savait faire la part des choses entre les cours qui apportent quelque chose et ceux qui sont moins intéressants. Ces années d'étudiant coïncidèrent avec une période de grande instabilité politique en Espagne : la fin de la dictature de Primo de Rivera (1930), la crise de la monarchie d'Alphonse XIII et l'instauration de la Seconde République en 1931 avec ses rafales antireligieuses)³.

La faculté de Médecine de Madrid fut, à cette période, un foyer de révolte des étudiants, avec des bagarres entre les groupes aux idées différentes et des affrontements avec la police. Cette activité politique toucha aussi bien les étudiants que les professeurs⁴. Jimenez Vargas qui n'était pas impassible devant tout cela surtout devant les attaques contre l'Église, contacta des groupes universitaires à la pensée chrétienne, la confédération des étudiants catholiques, l'association des étudiants traditionalistes (AET)⁵ et d'autres. Il fit ainsi partie de l'AET et participa à quelques réunions. Lorsque l'agitation anticléricale sévissait, il allait monter la garde, avec d'autres camarades, la nuit, dans des églises risquant d'être assaillies, saccagées.

Le 9 février 1934, Matias Montero, étudiant de médecine et cofondateur du SEU (syndicat espagnol universitaire) d'inspiration phalangiste⁶, fut assassiné. Jimenez Vargas assista à son enterrement avec d'autres amis, coiffés du béret rouge que portaient les étudiants traditionalistes de l'AET⁷. Au début de 1932, en sa troisième année de médecine, Adolfo

² Cf. José Simón Díaz, *Historia del Colegio Imperial de Madrid (del estudio de la villa al Instituto de San Isidro, años 1346-1955)*, Madrid, Instituto de Estudios Madrileños, 1992, p. 485-498.

³ Cf. Vicente Cárcel Ortí, *Historia de la Iglesia en la España Contemporánea*, Madrid, Palabra, 2002, p. 157-158.

⁴ Juan Negrin, professeur titulaire de Physiologie depuis 1922, socialiste actif, depuis 1929, fut député au Congrès et, durant la guerre civile, il fut président du gouvernement de la République. À cause de son activité politique, il ne fit que quelques cours à Jimenez Vargas, qui, par ailleurs, travailla quelque temps dans le laboratoire de sa chaire en tant qu'étudiant interne. Cf. Ricardo Miralles, *Juan Negrín. La República en guerra*, Madrid, Temas de Hoy, 2003, p. 51-53; Enrique Moradiellos, *Don Juan Negrín*, Barcelona, Península, 2006, p. 86-89.

⁵ Il avait la carte de l'AET et était le secrétaire de l'une de ses organisations. Cf. Récit testimonial de Juan Jiménez Vargas, 2 octobre 1976, AGP, série A-5, liasse.220, dossier. 1, exp. 2, p. 29. Ce document a 197 pages dactylographiées. Nous trouvons au début un bref *curriculum vitae*, non daté, mais écrit un peu après la guerre civile: « Durant les études de licence et de doctorat faites à la Faculté de Médecine de Madrid, il est arrivé à mener de front son intense travail intellectuel et une intervention efficace dans toutes les activités nationalistes d'action directe des étudiants. C'est la raison pour laquelle il a été plusieurs fois en prison ». AGP, documents, C 150-B1.

⁶ Sur la situation politique de 1934, cf. Stanley G. Payne, *El colapso de la república. Los orígenes de la Guerra Civil (1933-1936)*, Madrid, La Esfera de los Libros, 2005.

⁷ Quelques années plus tard, il comparait la mort de Matias Montero (devenu un symbole pour quelques étudiants) avec celle de Jaime Munarriz (un exemple à imiter, ce jeune qui fréquentait l'Académie DYA et qui a assisté à l'enterrement de l'étudiant phalangiste coiffé du béret rouge des *requetés*) Cf. Lettre de Juan Jiménez Vargas à saint Josémara, Téruel, 12 février 1938, AGP, C 148-B1-2).

Gomez Ruiz⁸, ami de la faculté, lui parla avec admiration d'un jeune prêtre, Josémaria Escriva de Balaguer qu'il qualifiait d'exceptionnel et qui avait une influence très positive sur sa vie spirituelle et sur celle d'autres amis.

Un jour, Adolfo avait rendez-vous avec don Josémaria et Juan Jimenez Vargas l'accompagna. Il put ainsi le rencontrer chez lui. Quelques mois après, l'été, Gómez Ruiz fut arrêté et déporté en septembre à Villa Cisneros, dans le Sahara occidental, parce qu'il s'était investi dans le coup d'état militaire du général Sanjurjo, le 10 août 1932, contre le gouvernement de la République⁹. Aussi, la relation avec Jimenez Vargas fut-elle interrompue. Ceci dit, quelqu'un d'autre lui apprit que Josémaria Escriva de Balaguer souhaitait le rencontrer et peu avant Noël, il lui rendit visite. Ce fut alors que saint Josémaria l'encouragea à améliorer sa formation et sa vie chrétienne. Ils prirent un nouveau rendez-vous. Le 4 janvier 1933, le fondateur lui parla de ce que Dieu lui avait fait voir le 2 octobre 1928 : l'Opus Dei. Ce jeune étudiant fut vivement impressionné : « Il était évident que le Père [saint Josémaria] était la personne que Dieu avait choisie pour faire l'Œuvre [l'Opus Dei] »¹⁰.

Il comprit sur-le-champ que le Seigneur l'appelait à suivre ce chemin en se vouant totalement à Jésus-Christ, dans un célibat apostolique, sans s'écarter du monde, en tâchant de mener une vie pleinement chrétienne dans son travail et dans toutes les autres circonstances de sa vie pour faire en sorte d'approcher des personnes de Dieu. Dès ce jour-là, il se mit à la disposition du fondateur que peu de gens suivaient encore, pour tout ce dont il aurait besoin. Saint Josémaria décida de commencer un cours de formation chrétienne et il invita Juan Jimenez Vargas¹¹ à contacter ses amis. Juan parla alors à huit ou dix amis mais le samedi 21 janvier 1933, jour prévu pour le premier cours dans une salle prêtée par les religieuses de l'Asile de Porta Caeli, il n'y avait que lui et deux autres étudiants en médecine. À la fin, don Josémaria les bénit, à la chapelle, avec le Saint Sacrement. Ils furent tous les trois touchés par la piété et l'enseignement de saint Josémaria. Ils décidèrent de commencer une catéchèse dans le quartier de Tétouan et d'assister tous les mercredis à un cours de formation chrétienne. Ce fut le début d'une activité apostolique parmi les jeunes qui devrait par la suite se répandre partout dans le monde¹². Aussi, par exemple, le 15 mai 1933, Jimenez Vargas accompagna-t-il saint Josémaria dans sa visite aux malades de l'hôpital national où le fondateur donna la communion des malades à une jeune femme, Maria Ignacia Garcia Escobar, atteinte d'une tuberculose grave.

Juan Jimenez Vargas était l'un des appuis sur lequel comptait le fondateur de l'Opus Dei¹³.

⁸ Sur Adolfo Gómez Ruiz (1909-1956), cf. Josemaría Escrivá de Balaguer, *Camino*, edición crítico-histórica, preparada por Pedro Rodríguez, Madrid, Instituto Histórico Josemaría Escrivá – Rialp, 2002, p. 244 (citée dorénavant, *Camino*, edición crítico-histórica).

⁹ Cf. José Luis Comellas, *Historia de España Contemporánea*, Madrid, Rialp, 1988, p. 429.

¹⁰ Récit testimonial de Juan Jiménez Vargas, 26 juin 1976, AGP, série A-5, liasse. 220, dossier. 1, exp. 1, p. 3. Ce document de 31 pages couvre la période de 1932 à 1936.

¹¹ Cf. Andrés Vázquez de Prada, *El Fundador del Opus Dei. Vida de Josemaría Escrivá de Balaguer*, vol. I, Madrid, Rialp, 1997, p. 489. Juan Jiménez Vargas avait presque 20 ans.

¹² Récit testimonial de Juan Jiménez Vargas, 26 juin 1976, AGP, série A-5, liasse. 220, dossier. 1, exp. 1, p. 19. Vicente Hernando Bocos, José Maria Valentin Gamazo et Juan Jimenez Vargas y assistèrent le premier jour. Le premier n'assista plus à aucune de ces rencontres.

¹³ Cf. Vázquez de Prada, *El Fundador*, p. 440; José Miguel Cejas, *La paz y la alegría. María Ignacia García Escobar en los comienzos del Opus Dei 1896-1933*, Madrid, Rialp, 2001, p. 161.

Durant toute l'année 1933 et jusqu'en juillet 1936, il fut aux côtés d'Escriva de Balaguer tout le temps permis par ses études. D'abord, au 4, rue Martinez Campos où saint Josémaria vivait avec sa mère, sa sœur et son frère. À partir du mois de décembre 1933, dans un entresol du 33, rue Luchana, où, après de nombreuses démarches et pas mal de difficultés, le fondateur avait installé l'Académie DYA (Droit et Architecture), premier centre de l'Opus Dei permettant de développer des activités apostoliques avec la jeunesse. Le 18 mars 1934 eut lieu une journée de récollection spirituelle pour étudiants et peu après, Josémaria Escriva de Balaguer prêcha une retraite spirituelle qui encouragea beaucoup les étudiants¹⁴. Ils étaient à l'étroit dans cette académie DYA et l'été 1934, on chercha un nouveau local. Ils trouvèrent le bon endroit fin août, au 50, rue Ferraz. Ils s'installèrent donc dans un immeuble à trois étages où on pouvait poursuivre l'activité de DYA et ouvrir en même temps un foyer d'étudiants.

Jimenez Vargas eut un rôle important à jouer dans toutes ces démarches tout comme dans la recherche de professeurs pour assurer les cours¹⁵. Le 15 septembre au soir, la nouvelle académie DYA fut inaugurée¹⁶.

En octobre 1934, il y eut des mouvements révolutionnaires en plusieurs villes. De ce fait, l'université de Madrid fut fermée durant quelques semaines. Une partie des résidents prévus ne fut pas au rendez-vous ce qui fut la cause d'un grave ennui financier. Aussi, saint Josémaria dut-il réunir en février 1935 les trois étudiants qui l'aidaient dont Juan Jimenez Vargas, pour leur communiquer qu'il fallait se passer d'une partie des locaux loués¹⁷.

Pendant l'année scolaire 1934-1935, Juan Jimenez Vargas eut l'occasion d'approfondir l'esprit de l'Opus Dei, en collaborant avec saint Josémaria à (de) différentes tâches. Il dactylographiait des manuscrits de Josémaria Escriva de Balaguer, il lui présentait ses amis de faculté et ses connaissances ; il s'occupait des jeunes, étudiants, universitaires pour la plupart, qui venaient aux cours de formation et rencontrer saint Josémaria pour une direction spirituelle ; il participait aux réunions et aux échanges familiaux avec ce prêtre, soit à la maison, soit ailleurs, et il l'accompagnait parfois pour une catéchèse ou une visite aux malades ou aux pauvres¹⁸. Il passait la plus grande partie de sa journée à DYA tout en demeurant chez ses parents. D'après la correspondance que l'on conserve, on peut déduire que lorsque Ricardo Fernandez Vallespin, le directeur, s'absentait ou était malade, c'était notre jeune étudiant qui le remplaçait¹⁹.

Ceci dit, Jimenez Vargas progressait dans ses études et dans sa pratique médicale en tant qu'étudiant interne de la Clinique Thérapeutique et puis de la clinique du professeur Jimenez Diaz, à l'hôpital clinique de Madrid. À la fin de ses études, en juin 1935, il poursuivit son

¹⁴ Cf. Lettre de Juan Jiménez Vargas à José María González Barredo, 17 mars 1934, AGP, C 146-E 8.

¹⁵ Cf. Lettres de Juan Jiménez Vargas à Luis de Azua, 6 et 15 septembre 1934, AGP, C 146-E 8.

¹⁶ Cf. Lettres de Juan Jiménez Vargas à saint Josémaria, 18 et 23 septembre 1934, AGP, C146-E 8. Ce sont les premières lettres que l'on conserve et dans lesquelles Jimenez Vargas s'adressait au fondateur en l'appelant *Père*, avec un profond respect et une grande affection.

¹⁷ Cf. Vázquez de Prada, *El Fundador*, pp. 522; 533-541, nota 132. Les deux autres étaient Ricardo Fernández Vallespín et Manuel Sainz de los Terreros. Sur la révolution d'octobre 1934, cf. Sandra Souto, *Juventud, violencia política y unidad obrera en la Segunda República española*, «Hispania nova» 2 (2001-2002).

¹⁸ Cf. Vázquez de Prada, *El Fundador*, p. 481, 491ss.

¹⁹ Cf. Lettre de Juan Jimenez Vargas à Emiliano Amann, 5 août 1935, AGP, C 146-E 8-2.

activité dans cette institution et il eut plus de temps pour collaborer aux activités apostoliques avec saint Josémariam. Durant l'année 1935-1936, le foyer de la rue Ferraz était plein. Les cours et les moyens de formation chrétienne dirigés par le fondateur étaient ouverts à un large public et parmi ceux qui y participaient, quelques uns se sont (r)attachés à l'Opus Dei²⁰.

En ce temps-là, l'ambiance politique en Espagne était tendue et agressive. Il y avait de nombreuses manifestations de rue, des menaces, des actions violentes, voire des assassinats dans les rues. Aussi bien les résidents que ceux qui venaient au 50, rue Ferraz pour la formation et pour la direction spirituelle avec saint Josémariam, avaient leurs points de vue politiques. Cependant on évitait de parler politique à la résidence. Lors des élections de février 1936, les cours à l'université furent interrompus durant quelques jours et entre février et mars l'*alma mater* fut fermée étant donné la violence des affrontements des étudiants. Le 12 mars, Jimenez Asua, professeur de Droit Pénal, député socialiste fut l'objet d'un attentat dont il sortit indemne, alors que son garde du corps fut tué²¹.

Le 14 avril, à l'occasion d'une manifestation d'opposants, un gardien de la paix fut assassiné et son enterrement, auquel assista Jimenez Vargas avec plusieurs amis, fut un grand rassemblement contre le gouvernement du Front Populaire et l'objet d'une dure répression policière qui provoqua quelques morts et de nombreux blessés²².

À la fin de l'année scolaire, en juin 1936, le fondateur qui avait une entière confiance en Jimenez Vargas, lui confia l'organisation d'un camp dans la cordillère madrilène, à Rascafria, afin qu'avec d'autres jeunes de l'Opus Dei, ils puissent se reposer après une dure période d'examens²³.

Durant la Guerre Civile (1936-1939)

Dans les journées qui précédèrent le soulèvement militaire, la tension politique et les assassinats avaient envenimé la situation. Jimenez Vargas en parlait ainsi : « Un matin, lorsque j'allais à la faculté, j'ai trouvé un capitaine d'infanterie qui revenait du cimetière de l'Est où il avait identifié deux personnes assassinées la veille dont l'une était un de mes amis, étudiant en médecine. Il me confia un message à transmettre au cercle politique que je fréquentais, près du Ministère de la Marine, sur mon trajet vers la faculté. Il fallait dire à un groupe activiste de ne pas prendre de risques inutiles parce que le soulèvement contre le Front Populaire allait se produire incessamment²⁴.

²⁰ Cf. Pedro Casciaro, *Soñad y os quedaréis cortos*, Madrid, Rialp, 1994, p. 68; John Coverdale, *La fundación del Opus Dei*, Barcelona, Ariel, 2002, p. 159.

²¹ Cf. Javier Cervera Gil, *Madrid en Guerra. La ciudad clandestina 1936-1939*, Madrid, Alianza, 1998, p. 36; Payne, *El colapso*, p. 299. Selon Payne, les vrais auteurs de cet attentat se réfugièrent en France et la police s'acharna à arrêter et à emprisonner des étudiants phalangistes.

²² Cf. Récit testimonial de Juan Jiménez Vargas, 2 octobre 1976, AGP, série A-5, liasse. 220, dossier. 1, exp. 2, p. 9.

²³ Cf. Casciaro, *Soñad*, p. 69-71.

²⁴ Récit testimonial de Juan Jiménez Vargas, 2 octobre 1976, AGP, série A-5, liasse.220, dossier. 1, exp. 2, p. 15.

Il faut considérer que durant les premières semaines de la Guerre Civile, la persécution religieuse qui avait débuté durant la Seconde République sévissait : églises incendiées, jésuites expulsés et crucifix supprimés dans les écoles publiques, etc. Après le coup d'état du 18 juillet 1936, ces attaques furent empreintes d'une rare violence. Il s'agissait d'éliminer tout signe catholique, afin de forger une nouvelle société dans une Espagne nouvelle, ayant fait table rase du passé²⁵.

Durant les premiers mois de la guerre civile une dure persécution religieuse se déchaîna à Madrid et ailleurs, sous le regard déconcerté des autorités passives ou faibles d'un gouvernement républicain. Des agents incontrôlés saccageaient et incendiaient les églises et, à de rares exceptions près, ils arrêtaient et condamnaient à mort tous les évêques, les prêtres, les religieux et les religieuses qu'ils arrivaient à identifier. Ils faisaient de même avec les militaires et les civils qu'ils considéraient être partisans du soulèvement militaire ou qui étaient tout simplement des catholiques connus. Des groupes armés demandaient les papiers d'identité dans la rue, perquisitionnaient les domiciles, arrêtaient les personnes inquiétantes à leurs yeux et ils les emprisonnaient ou les fusillaient sans leur donner la moindre chance de se défendre.

Les concierges des immeubles devaient dénoncer, sous la contrainte, tout mouvement bizarre observé. On baignait dans une ambiance de grande insécurité et de haut risque mortel pour n'importe quel prêtre ou religieuse, pour celui qui n'avait pas de pièce d'identité ou de justificatif d'une non affectation à l'armée soulevée²⁶.

Nous allons voir ce que furent ces mois pour le fondateur de l'Opus Dei et ceux qui le suivaient.

Fin juin 1936, la résidence s'était installée ailleurs, au numéro 16 de cette rue Ferraz. La maison était plus grande, les conditions, meilleures. Saint Josémaria se trouvait là, avec plusieurs membres de l'Opus Dei, le 18 juillet, quand éclata la guerre civile. Le lendemain, le 19 juillet, en face de l'immeuble du 16, rue Ferraz, les miliciens se concentrèrent pour préparer l'assaut à la Caserne de la Montagne, où il y avait des troupes militaires insurgées.

Ce jour-là, tard dans la soirée, Escriva de Balaguer demanda à Jimenez Vargas et à d'autres qui demeuraient chez leurs parents, de quitter la résidence²⁷ et de lui passer un coup de fil en arrivant chez eux pour le rassurer.

Le lendemain, ils revinrent à DyA pour travailler sur un chantier de décoration et ils assistèrent le soir à une méditation prêchée par saint Josémaria. La nuit du 19 au 20, on entendit des coups de feu autour de la Caserne et le lundi 20, l'assaut fini, on découvrit des cadavres des militaires qui s'étaient insurgé deux jours avant.

Le fondateur se réfugia chez sa mère, rue Docteur Carceles, près de Ferraz. Jimenez Vargas l'informa que tous les membres de l'Opus Dei étaient bien et il put aller le voir tous les jours

²⁵ Cf. Vicente Cárcel Ortí, *Pío XI entre la República y Franco*, Madrid, BAC, 2008, p. 163. Sur la persécution religieuse de nombreuses études ont été publiées. Pour ce qui concerne le diocèse de Madrid, cf.. José Luis Alfaya, *Como un río de fuego. Madrid, 1936*, Barcelona, Eiunsa, 1998, p. 64-75.

²⁶ Cf. Cervera Gil, *Madrid en Guerra*, p. 109-110, 189; Vicente Cárcel Ortí, *La gran persecución. España, 1931-1939*, Barcelona, Planeta, 2000, p. 126-146.

²⁷ Cf. Récit testimonial de Juan Jiménez Vargas, 2 octobre 1976, AGP, série A-5, liasse. 220, dossier. 1, exp. 2, p. 15.

pour lui donner des nouvelles de tous, recevoir ses indications et lui rendre compte de ce qu'il lui avait demandé. Il alla aussi à la résidence DYA pour voir comment étaient les lieux et pour prendre des objets intéressants saint Josémariam. Il y revint donc le 25 juillet et fut surpris par un groupe d'anarchistes qui après avoir tout fouillé à fond, le conduisirent chez ses parents, 33, rue San Bernardo où ils fouillèrent aussi la maison. Ils allaient emmener Juan qu'ils avaient arrêté quand, ô surprise, grâce à la fermeté de sa mère, ils le laissèrent en liberté²⁸.

Il est évident que dans ces circonstances-là, la vie de saint Josémariam qui était connue aussi bien dans la zone de Ferraz où il exerçait son activité sacerdotale à la résidence, que dans le quartier d'Atocha, où il était le recteur de la Fondation Sainte-Isabelle, était très gravement menacée, tout comme celle de Jimenez Vargas qui avait des idées chrétiennes bien arrêtées, une activité politique et entretenait des amitiés parmi des étudiants faisant partie de groupes politiques contraires au gouvernement du Front Populaire²⁹.

Le 8 août, saint Josémariam fut averti: une nouvelle perquisition allait avoir lieu chez sa mère. Il partit aussitôt et passa la nuit chez une famille connue. Le lendemain, il alla se cacher dans un appartement du 31, rue Sagasta, avec Jimenez Vargas. Le 30 la perquisition fut minutieuse et dura plusieurs heures. Pendant ce temps, avec un autre réfugié, tous les deux se cachèrent à la mansarde qui fut mystérieusement épargnée par les miliciens. En effet, s'ils avaient été découverts, les conséquences auraient été funestes³⁰.

En septembre, après avoir changé de refuge à deux reprises, saint Josémariam se cacha dans un appartement avec Alvaro del Portillo, un des premiers membres de l'Opus Dei. Juan Jimenez Vargas les rejoignit. Cette maison du 39, rue Serrano, était la propriété d'amis d'Alvaro del Portillo. Tous les trois y demeurèrent durant la deuxième quinzaine du mois de septembre³¹. Mais le 2 octobre, devant un danger imminent, ils durent chercher un autre refuge en deux lieux différents³².

Jimenez Vargas qui était appelé sous les drapeaux, étant donné son âge, avait des papiers d'identité qui n'étaient pas tout à fait en règle. Aussi, si un milicien lui demandait sa carte dans la rue ou voulait savoir pourquoi il n'était pas engagé, il ne pouvait rien justifier. Or il était convaincu que son devoir était de veiller sur le fondateur et l'aider dans la mesure de ses possibilités. Quand il n'était pas à ses côtés, il savait où le trouver et il arpentait les rues de Madrid pour prendre des nouvelles des autres, pour leur transmettre des messages et chercher d'autres refuges plus sûrs. Il transmettait à tout le monde le souci de saint Josémariam pour chacun. Il risquait sa vie, comme si de rien n'était. Finalement, grâce à un

²⁸ Cf. Récit testimonial de Juan Jiménez Vargas, 2 octobre 1976, AGP, série A-5, liasse. 220, dossier. 1, exp. 2, pp. 26-30.

²⁹ Cf. Andrés Vázquez de Prada, *El Fundador del Opus Dei. Vida de Josemaría Escrivá de Balaguer*, vol. II, Rialp, Madrid, 2002, p. 18.

³⁰ Jiménez Vargas était sûr qu'on ne retrouverait pas le fondateur parce que le Seigneur comptait sur lui pour que l'Opus Dei se fasse. Cf. Récit testimonial de Juan Jiménez Vargas, 2 octobre 1976, AGP, série A-5, liasse.220, dossier. 1, 2, pp. 42-43.

³¹ Cf. Coverdale, *La fundación*, p. 183.

³² Cf. Vázquez de Prada, *El Fundador*, vol. II, p. 37.

autre membre de l'Opus Dei et à des connaissances personnelles, Josémaria fut accueilli à la clinique psychiatrique du docteur Suils pour une période plus longue et avec moins de risques. Ce docteur était né à Logroño et connaissait sa famille. En taxi, Juan Jimenez et un autre médecin y emmenèrent Josémaria et avec l'accord du directeur, il put y séjourner quelques mois en tant que malade.

De son côté, Jimenez Vargas regagna le domicile de ses parents. Il tenait indirectement au courant Josémaria de la situation des autres membres de l'Opus Dei³³.

Le 16 octobre, Juan Jimenez fut arrêté par une patrouille de miliciens et détenu à la prison de Porlier³⁴. Dans cette période-là, plusieurs membres de l'Opus Dei furent arrêtés aussi : Alvaro del Portillo et José Maria Hernandez Garnica, à la prison de San Anton ; Eduardo Alastrué, traduit devant une tchéka* pour y être exécuté, fut remis en liberté de façon inexplicable.

Le 26 novembre, Juan Jimenez Vargas quitta sa cellule pour être fusillé avec beaucoup d'autres détenus, qui attendaient le départ du groupe, en rang. Un premier groupe fut embarqué dans un camion. Or, contrairement à ce qui était habituel, il n'y eut pas cette nuit-là de deuxième convoi. Les exécutions se poursuivirent les nuits suivantes, or Juan et les détenus de sa galerie ne furent pas retenus pour autant³⁵.

Vicente Rodriguez Casado et quelques autres se réfugièrent à la Légation de Norvège. La prière et la pénitence du fondateur de l'Opus Dei pour tous ceux qui en faisaient partie était très intenses³⁶.

Jiménez Vargas était constamment serein et il l'attribuait à l'aide spéciale de Dieu. Le 11 janvier 1937, il quitta la prison de Porlier, sans aucun papier d'identité. Il demeura deux semaines chez ses parents qui avaient déménagé au 65 rue Francisco Silvela pour fuir les bombardements des troupes nationales.

Il rendit visite à saint Josémaria à la clinique où il fut admis lui aussi peu de temps après. Mais comme il devait rejoindre l'armée, vu son âge, il fut contraint de quitter les lieux. Il revint chez ses parents. Vers la mi-février, il reçut l'ordre du Collège des Médecins de s'incorporer comme lieutenant médecin au bataillon de la Brigade Spartacus, du syndicat anarchiste C.N.T. Après en avoir parlé à saint Josémaria, il rejoignit cette unité avec l'idée de désertir à un moment donné pour passer en *zone nationale*. Le 22 mars, il fut affecté au front du fleuve Jarama et se trouvant dans le bureau du médecin commandant, il en profita pour remplir et tamponner quelques imprimés de la Division accordant des permissions³⁷.

³³ Cf. Cf. Récit testimonial de Juan Jiménez Vargas, 2 octobre 1976, AGP, série A-5, liasse. 220, dossier. 1,

³⁴ Cf. Journal de Juan Jiménez Vargas, du 16 octobre au 20 décembre 1936, p. 4, AGP, D-13448.

* ndt : *Commission extraordinaire panrusse pour la répression de la contre-révolution et du sabotage*.

³⁵ «Jusqu'à la fin de l'année 1936, nous l'avons échappée belle plusieurs fois, de façon humainement inexplicable. Certaines ont eu lieu dans les prisons ». Cf. Récit testimonial de Juan Jiménez Vargas, 2 octobre 1976, AGP, série A-5, liasse. 220, dossier. 1, exp. 2, pp. 64-65, 79.

³⁶ Cf. Vázquez de Prada, *El Fundador*, vol. II, p. 47.

³⁷ Juan Jiménez Vargas agit ainsi vu le caractère extraordinaire des circonstances et parce que sa vie et celle d'autres personnes étaient en jeu.

Il eut plusieurs fois l'occasion de traverser les lignes du front de guerre, mais quelque chose dans son cœur l'empêchait de le faire pour ne pas laisser tout seul saint Josémaria à Madrid. Il choisit alors de désertir l'unité anarchiste et de rejoindre le fondateur qui, de son côté, avait quitté la clinique et se trouvait dans une dépendance du consulat du Honduras, au 51 Paseo de la Castellana, en attente d'être évacué d'Espagne dans une expédition d'exilés diplomatiques. Il put être logé avec saint Josémaria en se faisant passer pour son frère. Les anarchistes de la Brigade Spartacus le cherchèrent vainement à Madrid³⁸.

Dans ces pièces de la légation du Honduras s'entassaient une centaine de personnes qui avaient à peine de quoi manger, et qui craignant d'être dénichées par des miliciens incontrôlés ou par la police, étaient la proie de crises de nerfs aiguës, de dépressions ou de découragements. En revanche, saint Josémaria, avec le petit groupe de membres de l'Opus Dei qui l'entouraient, arriva à créer, dans le petit réduit qui leur fut assigné, un climat de confiance en Dieu, de sérénité, d'esprit de service, de travail, d'étude et de lecture pour bien tirer profit de leur temps. On évitait de parler de la guerre, de sujets politiques. Très souvent, Josémaria Escrivá de Balaguer dirigeait leur méditation, disait sa Messe et leur donnait la Communion. La foi et l'optimisme surnaturel de ce prêtre, ainsi que son intense prière et sa mortification acharnée, rayonnaient autour de lui. La toute petite ration de nourriture dont il disposait et qu'il partageait en plus avec les autres, le fit maigrir à l'extrême. Cela inquiétait Juan Jimenez, médecin. Ce furent des mois de prière, de pénitence et de croissance intérieure pour tous³⁹.

Il fallait à tout prix trouver le moyen de quitter Madrid. Les démarches pour un départ en évacuation diplomatique n'aboutirent pas : ils n'arrivèrent pas à obtenir des passeports étrangers auprès de la légation de la Turquie ou des Ambassades de Cuba et du Chili. Finalement saint Josémaria put quitter la légation du Honduras le 31 août, pourvu d'un certificat qui l'accréditait en tant qu'intendant de la chancellerie. Le lendemain, il s'en procura un autre à la légation du Panama, en tant que coursier de la section de ravitaillement au nom de Ricardo Escriba, qui était le nom d'emprunt de Juan Jimenez à la légation. De ce fait, peu de temps après, Juan Jimenez put quitter ce refuge et rejoindre le fondateur dans un appartement au 40, rue Ayala⁴⁰. Grâce au document de la légation et en dépit des risques encourus, saint Josémaria put avoir une certaine autonomie de mouvements à Madrid durant le mois de septembre pour réaliser un intense travail sacerdotal. Il réconforta beaucoup de monde, quelques malades. Juan Jimenez Vargas prenait ses repas à la pension où habitait José María Albareda⁴¹ qui demanda son admission à l'Opus Dei au fondateur le 8 septembre 1937⁴². Saint Josémaria organisa quelques jours de

³⁸ Cf. Cf. Récit testimonial de Juan Jiménez Vargas, 2 octobre 1976, AGP, série A-5, liasse. 220, dossier, p. 95-96.

³⁹ Cf. Vázquez de Prada, *El Fundador*, vol. II, pp. 87, 95, 110.

⁴⁰ Cf. *ibid.*, p. 122-126.

⁴¹ José María Albareda (1902-1966) était alors professeur agrégé au Lycée Velazquez, à Madrid. En 1939, il fut nommé secrétaire général du Conseil Supérieur d'Investigation Scientifique, récemment créé (CSIC). Professeur titulaire à la faculté de Pharmacie de l'université de Madrid, il fut recteur de l'université de Navarre de 1960 à 1966.

⁴² Cf. Cf. Récit testimonial de Juan Jiménez Vargas, 2 octobre 1976, AGP, série A-5, liasse. 220, dossier. 1, exp. 2, p. 121.

retraite spirituelle pour Jimenez Vargas, Albareda et d'autres amis. Pour ne pas éveiller de soupçons, ils se retrouvaient dans des endroits différents chaque jour⁴³.

Avec les renseignements que leur fournit Albareda, ils envisagèrent alors une possibilité de quitter l'Espagne, en passant par la Catalogne, et en franchissant les Pyrénées⁴⁴.

Isidoro Zorzano, le plus ancien de l'Opus Dei qui jouissait d'une certaine liberté de mouvements du fait d'être né à Buenos Aires, resterait à Madrid pour faire face à tout. Juan Jimenez Vargas, depuis longtemps à ses côtés et bien outillé pour le faire, « fut placé par saint Josémaria à la tête de l'expédition du passage des Pyrénées »⁴⁵.

Avant de partir vers Valencia et la Catalogne, ils se procurèrent des papiers d'identité à peu près potables pour d'éventuels contrôles et une toute petite quantité d'argent pour les voyages, le séjour à Barcelone et pour régler les passeurs⁴⁶.

Jimenez Vargas partit en éclaireur à Valencia pour parler de ce projet à Pedro Casciaro et à Francisco Botella, deux membres de l'Opus Dei. Il les mit au courant de tout ce qui s'était passé pendant les quinze mois où ils avaient été physiquement séparés⁴⁷.

Ils ont tous les deux cherché un logement pour saint Josémaria et ses accompagnateurs, arrivés le 8 octobre. Le fondateur dit sa Messe chez un ami pharmacien qui les avait accueillis⁴⁸ et tous y assistèrent. Le 10 octobre à midi, ils arrivèrent tous en gare de Barcelone⁴⁹.

Le 15 octobre, saint Josémaria fit savoir à Juan Jimenez qu'il souhaitait rentrer à Madrid et que les autres pouvaient faire ce qui était prévu. La réaction de Jimenez Vargas fut certainement si forte que le fondateur est parti de chez lui. Dans la rue, il a reconsidéré l'affaire et en rentrant il avait changé d'avis⁵⁰.

Voici ce qu'écrivit Jimenez Vargas quelques années plus tard : « Ce fut sans doute le pire moment de ma vie et j'y pense après tant d'années comme si le temps ne s'était pas écoulé. L'humilité avec laquelle il me demanda pardon pour le mauvais quart d'heure qu'il m'avait fait passer m'impressionna vivement »⁵¹.

⁴³ Cf. Vázquez de Prada, *El Fundador*, vol. II, p. 142.

⁴⁴ Cf. *ibid.*, p. 158-160.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 250.

⁴⁶ Cf. *ibid.*, p. 160. Sur le passage d'une zone à l'autre, cf. *ibid.*, p. 171-172; Jean Louis Hague et Gloria del Mar del Valle, *Las relaciones entre la República Española y Andorra entre 1937 y 1939*, «Cuadernos Republicanos» 48 (2002), p. 39-69; Coverdale, *La fundación*, p. 216-234.

⁴⁷ Cf. Quart de feuille de Juan Jiménez Vargas avec des détails sur le voyage, 7 octobre 1937, AGP, C146-C1-2.

⁴⁸ Eugenio Sellés Martí, par la suite, professeur titulaire de Pharmacie Galénique à l'Université de Madrid Cf. Escrivá de Balaguer, *Camino*, edición crítico-histórica, p. 103.

⁴⁹ Cf. Cf. Récit testimonial de Juan Jiménez Vargas, 2 octobre 1976, AGP, série A-5, liasse. 220, dossier. 1, exp. 2, pp. 141-146.

⁵⁰ Cf. Récit testimonial de Juan Jimenez Vargas, 20 décembre 1980, AGP, série A-5, lia. 220, doss. 1, exp. 3. Ce document fournit un rapport détaillé de 43 pages sur la traversée des Pyrénées.

⁵¹ Récit testimonial de Juan Jimenez Vargas, 20 décembre 1980, AGP, série A-5, lia. 220, doss. 1, exp. 3. p. 1et 2; Vázquez de Prada, *El Fundador*, vol. II, pp. 171-172.

Le séjour à Barcelone se prolongea au-delà de leurs prévisions. Saint Josémaria tint à ce que les deux de Valencia les rejoignent. Il envoya donc Jimenez Vargas à Valencia le 25 octobre. Pedro et Francisco étaient tous les deux conscrits et Pedro était aux arrêts dans sa caserne. Jimenez Vargas attendit donc et en profita pour inviter Miguel Fisac, caché à Damiel, à Ciudad Real, à les rejoindre aussi. Ils arrivèrent en gare de Barcelone tous les quatre, le 2 novembre 1937⁵².

Francisco Botella, arrivé dans le groupe de Valencia, parle ainsi du rôle que joua Jimenez Vargas à ce moment-là : « Dès notre arrivée à Barcelone, le Père, (saint Josémaria), nous dit que pour tout ce qui concernait la sortie de la zone rouge, il se mettait comme un enfant entre les mains de Juan (Jimenez Vargas) et qu'il était prêt à suivre ses indications. En effet, il était fréquent de voir Juan et le Père parler ensemble en tête-à-tête »⁵³.

Le fondateur était, bien sûr, l'âme et le nerf indéniable de ce groupe, il les encourageait tous et de ses commentaires surnaturels et ses plaisanteries, il les aidait à surmonter les difficultés inhérentes à ces circonstances-là. Mais pour ce qui concernait l'organisation matérielle, la manière de procéder, le jour du départ et les incidences de l'expédition, il était toujours prêt à faire ce que disait Jimenez Vargas⁵⁴.

L'intermédiaire des passeurs leur demandait de patienter, et tout traînait en longueur. Les papiers d'identité n'étaient plus valides, il fallut changer les dates des permissions militaires et des sauve-conduits périmés, avec le risque encouru lors des contrôles fréquents. Juan Jimenez Vargas leur demandait de faire de longues marches dans la rue pour se préparer aux dures randonnées qui les attendaient. Il veillait sur la santé de tous, sur celle de saint Josémaria tout spécialement : il avait eu quelques jours avant une forte poussée de rhumatisme et Juan n'y pouvait pas grand-chose. Quant à l'alimentation, on ne pouvait rien faire pour améliorer les petites rations dont ils disposaient⁵⁵.

Finalement, leur départ eut lieu le 19 novembre. Après des péripéties diverses et des marches d'un côté à l'autre, la nuit du 21 au 22 novembre fut spécialement dure pour saint Josémaria. Il n'arrêtait pas de penser à ceux qui étaient restés à Madrid, exposés aux plus gros dangers. Il pensait qu'il avait négligé son rôle de père concernant ceux qui étaient là-bas, comme s'il les avait abandonnés à leur triste sort. D'un autre côté, il comprenait que dans l'autre zone, d'autres membres de l'Opus Dei avaient besoin de lui et que dans cette zone-là, il pouvait recommencer et répandre son activité apostolique. Ils étaient tous allongés dans une cachette, près de l'église de Pallerols qui avait été incendiée, et saint Josémaria, dans cette douloureuse situation intérieure, commença à geindre. Jimenez Vargas qui était tout près de lui, s'adressait à lui tout doucement, sans que les autres puissent comprendre ce qu'il lui disait⁵⁶. Puis, il éleva la voix — ce qui permit à quelqu'un

⁵² Cf. Récit testimonial de Juan Jiménez Vargas, 2 octobre 1976, AGP, série A-5, lia. 220, doss. 1, exp. 2, p. 177-181.

⁵³ Vázquez de Prada, *El Fundador*, vol. II, p. 182.

⁵⁴ Cf. Coverdale, *La fundación*, pp. 218-220. Sur les jours d'attente à Barcelone, caractérisés par la faim et l'incertitude du jour du départ de l'expédition, cf. Casciaro, *Soñad*, pp. 95-105.

⁵⁵ Cf. Vázquez de Prada, *El Fundador*, vol. II, p. 184.

⁵⁶ Cf. Récit testimonial de Francisco Botella, daté en 1979, AGP, série A-5, lia. 198, doss. 2, exp. 1, p. 51.

d'autre de l'entendre— et lui dit : « Vous, nous allons vous faire passer de l'autre côté, mort ou vif »⁵⁷.

Lui qui était toujours d'une délicatesse exquise vis-à-vis du fondateur dut se faire tellement violence pour le secouer ainsi qu'il en souffrit terriblement.

À l'aube, saint Josémaria se leva très tôt et dit à Jimenez Vargas qu'il n'allait pas dire sa messe ce jour-là. Puis, il descendit dans la zone de la sacristie et de l'église tout à fait dévastées.

Au bout d'un moment, il revient, il était transformé, rayonnant de joie, une rose en bois doré à la main qu'il confia aux soins de J. Jimenez Vargas. Cette douloureuse épreuve venait de prendre fin et il dit sa Messe. « Nous avons tous pensé que cette rose avait un profond sens surnaturel, bien qu'il n'en ait rien dit », assura Jimenez Vargas longtemps après⁵⁸.

À la fin de la Messe Thomas Alvira et Manolo Sainz de los Terreros⁵⁹ les ont rejoints. Ils étaient huit désormais, sous les ordres d'un passeur, et leur randonnée vers les bois de Rialp s'amorça, dans l'attente de l'arrivée d'autres groupes avec leurs passeurs respectifs⁶⁰.

À partir de ce lundi 22 novembre, ils se plièrent à un horaire qui comprenait la Messe, plusieurs moments de prière, et du temps pour travailler. Samedi 27, à la tombée du soir, le passeur leur dit que l'expédition devait quitter le camp et commencer la traversée vers les Pyrénées. Le lendemain, le fondateur dit sa Messe pour les personnes de l'expédition qui souhaitèrent y participer et l'après-midi, on reprit la route⁶¹.

Ils se plièrent au carnet de route des passeurs, les marches étaient pénibles. Jimenez Vargas, toujours tout près du fondateur percevait que saint Josémaria était très soucieux pour ceux qu'il avait laissés dans la zone où sévissait la persécution religieuse⁶².

Jimenez Vargas agissait alors avec beaucoup de fermeté. Il lui parlait aussi fortement qu'à Pallerols. Francisco Botella a écrit à ce propos : « Juan avait une attitude d'une totale soumission et cependant, il était énergique aussi vis-à-vis du Père [saint Josémaria] »⁶³.

Saint Josémaria lui-même, à Burgos, écrivit à ce sujet une lettre à Isidoro Zorzano qui était resté à Madrid. Il fit allusion, de façon cryptée, au rôle que Jimenez Vargas avait joué dans la traversée des Pyrénées : « Si *Jeannot* [Juan Jimenez Vargas] ne m'avait pas empêché de le faire, avant d'arriver en France, j'aurais rebroussé chemin tant de fois pour revenir chez moi.

⁵⁷ Casciaro, *Soñad*, p. 110.

⁵⁸ Récit testimonial de Juan Jimenez Vargas, 20 décembre 1980, AGP, série A-5, lia. 220, doss. 1, exp. 3, p. 7.

⁵⁹ Cf. Vázquez de Prada, *El Fundador*, vol. II, p. 196.

⁶⁰ Cf. Coverdale, *La fundación*, p. 225.

⁶¹ Cf. Vázquez de Prada, *El Fundador*, vol. II, pp. 196-205.

⁶² Cf. Récit testimonial de Juan Jimenez Vargas, 20 décembre 1980, AGP, série A-5, lia. 220, doss. 1, exp. 3, pp. 10-11.

⁶³ Récit testimonial de Francisco Botella, daté en 1979, AGP, série A-5, liasse 198, doss. 2, exp. 1, p. 42.

Il était donc bon que je vienne car vous ne pouvez pas imaginer le travail qui a été fait ici »⁶⁴.

Les marches la nuit étaient exténuantes : le froid intense, la mauvaise alimentation et le manque de préparation physique, sans à peine rien à manger, les montées, les descentes des pentes escarpées, la traversée de rivières, les chutes fréquentes, très mal chaussés et dans le danger permanent d'être découverts. Le docteur Jimenez Vargas prenait toujours soin des autres, et tout spécialement de saint Josémaria qui apparemment très ferme, était souvent exténué. Ils étaient quarante à peu près à leur arrivée à Andorre le 2 décembre, avec les gens qui les avaient successivement rejoints tout au long de la traversée. Ils furent contraints d'y séjourner car une forte chute de neige les empêcha de continuer. Le groupe de saint Josémaria reprit son voyage vers la France le 10. À Lourdes, ils rendirent grâce à Marie et saint Josémaria y célébra la Sainte Messe. Ils regagnèrent l'Espagne par le poste-frontière de Fuenterrabia⁶⁵.

Jiménez Vargas eut tout de suite une affectation militaire provisoire en tant que médecin, à Burgos. Le 15 décembre, il fit un rapport plein d'humour de leur odyssée des Pyrénées : « Je viens d'arriver à Burgos en provenance de la zone rouge, dans un voyage touristique. Tout à mon aise. Dans notre étape la plus facile, nous avons de la neige jusqu'aux genoux et parfois nous nous enfoncions jusqu'à la taille »⁶⁶.

Il écrivit ce jour-là au fondateur pour lui raconter ce qu'il faisait dans une pharmacie de la caserne de Burgos. Quelques jours après, il lui donnait les adresses de plusieurs étudiants qui avaient fréquenté l'Académie⁶⁷.

Le 8 janvier 1938, saint Josémaria s'installa à Burgos. Jimenez Vargas l'aida à renouer avec son travail apostolique, mais il fut mobilisé quelques jours plus tard : il fut nommé médecin sous-lieutenant de la Division 52, au bataillon 55 du front de Téruel, où les combats faisaient rage⁶⁸.

Il faisait partie des officiers d'un bataillon d'infanterie intégré par des Aragonais, des Galiciens et des Andalous⁶⁹.

Le matin il faisait un peu de sport (gymnastique et course) puis il s'occupait sans répit des malades et des blessés aussi bien du front que du village. Des instants de lecture spirituelle (le Kempis), la récitation du Chapelet et un moment d'oraison en tournant autour d'une église, fermée l'après-midi. Il allait à la messe les dimanches et souvent il était le seul homme à communier. Le manque de clergé empêchait souvent d'avoir la messe. Dans ces

⁶⁴ Lettre de saint Josémaria à Isidoro Zorzano, Burgos, 12 juin 1938, AGP, série A-3.4, 254-6-380612-1. La correspondance était soumise à la censure militaire et de ce fait le fondateur prenait des précautions pour écrire, changeait parfois les lieux. Il cherchait des noms et des expressions discrètes. Pour ce qui est du surnom de *Jeannot* et d'autres, tels que Juanito, il s'agit d'expressions affectueuses et drôles étant donné le caractère bougon de l'intéressé.

⁶⁵ Cf. Vázquez de Prada, *El Fundador*, vol. II, pp. 202-225.

⁶⁶ Lettre de Jiménez Vargas à Carlos Fernández Vallespín, Burgos, 15 décembre 1937, AGP, C 146-C1-3.

⁶⁷ Cf. Lettres de Juan Jiménez Vargas à saint Josémaria, Burgos, 15 et 31 décembre 1937, AGP, C 146-C1-3.

⁶⁸ Cf. Lettre de Juan Jiménez Vargas à saint Josémaria, Saragosse, 10 janvier 1938, AGP, C148-B1.

⁶⁹ Cf. Lettre de Juan Jiménez Vargas à saint Josémaria, Téruel, 6 janvier 1938, AGP, C148-B1.

circonstances-là, il luttait toujours pour accomplir son plan de vie spirituelle. Après le déjeuner avec les officiers, il se plongeait dans ses livres de médecine et le soir, il faisait son courrier. Dans une lettre à saint Josémaria, il lui demandait un dictionnaire d'anglais et une grammaire⁷⁰, qu'il reçut quelques jours plus tard et il se mit à l'étude. Il osa même envoyer une lettre entièrement écrite en anglais⁷¹.

Saint Josémaria fit des démarches pour qu'on l'affecte à Burgos afin de pouvoir compter sur lui. Voici ce qu'il nota fin janvier : « Je suis décidé à faire tout mon possible pour avoir Jean près de moi. Il le faut ! »⁷².

En février il écrivit de façon très voilée, en parlant de lui à la troisième personne : « Il sait bien qu'en bonne forme et en se laissant former, *Jeannot* [Juan] sera son successeur immédiat dans l'affaire familiale et que, sous sa conduite, elle sera incroyablement prospère »⁷³.

Cependant le besoin de médecins au front de guerre empêcha que l'on change Juan d'affectation. Fin février, Jimenez Vargas demanda une permission pour Saragosse afin de faire les démarches pour que, grâce à un ami qui avait de bons contacts au Comité International de la Croix rouge, ses parents quittent Madrid. Le colonel refusa cette permission parce qu'il ne pouvait se passer de lui vu les circonstances du front de bataille⁷⁴. Juan décida donc d'attendre quelques jours pour redemander cette permission mais l'état des choses ne changea pas et les semaines se passèrent sans qu'il n'aille ni à Saragosse ni à Burgos où le fondateur l'attendait. Malgré quelques bonnes nouvelles qui laissaient présager la fin prochaine de la guerre, les journées pénibles à cause du froid, des poux et des rats, étaient dures pour ce jeune médecin sous-lieutenant. Il souffrit beaucoup lorsqu'un blessé mourut sans avoir pu recevoir l'extrême onction⁷⁵.

Dans ses lettres, saint Josémaria encourageait Juan Jimenez Vargas et lui donnait des nouvelles des autres. En même temps, il lui ouvrait intimement son âme, comme à quelqu'un de mûr qu'il investissait d'une certaine autorité.

Dans les premiers mois de 1938, il lui parla d'une maladie étrange. Il s'agissait probablement de la tuberculose⁷⁶. Il demandait à Juan d'intervenir auprès de Pedro Casciaro et de Francisco Botella, à Burgos avec lui, qui poussés par leur affection, mais de façon peu opportune le poussaient à manger davantage, à mieux se couvrir, à réduire les pénitences intenses auxquelles il se livrait. Jimenez Vargas écrivit à Pedro Casciaro pour lui dire que la

⁷⁰ Cf. Lettres de Juan Jimenez Vargas à saint Josémaria, Tétel, 3 et 10 février 1938, AGP, C 148-B1-2.

⁷¹ Cf. Lettre de Juan Jimenez Vargas à Ricardo Fernández Vallespín, Tétel, 22 mars 1938, AGP, C 148-B1-3.

⁷² Escrivá de Balaguer, *Notes intimes*, n. 1513, 27 janvier 1938, cit. en Vázquez de Prada, *El Fundador*, vol. II, p. 250.

⁷³ Cf. Lettre de saint Josémaria à Juan Jimenez Vargas. Saragosse, 24 février 1938, AGP, serie A-3.4, 254-6-380224-1.

⁷⁴ Cf. Lettre de Juan Jimenez Vargas à saint Josémaria, Tétel, 24 février 1938, AGP, C148-B1-2.

⁷⁵ Cf. lettre de Juan Jimenez Vargas à saint Josémaria, Tétel, 12 avril 1938, AGP, C148-B1-4.

⁷⁶ Cf. Vázquez de Prada, *El Fundador*, vol. II, p. 270.

seule solution était que le fondateur voit un médecin : « Vous me cassez les pieds avec la maladie de Mariano [Josémaria Escrivá de Balaguer], comme si je pouvais faire quelque chose. S'il s'agissait de toi, je te recommanderais de te mettre vite au lit »⁷⁷. Quelques jours après, le fondateur expliquait à Jimenez Vargas : « Dans l'accomplissement de la Volonté de Dieu, il faut que je sois saint, coûte que coûte ! quoi qu'il en coûte ! en payant de ma santé, ce qui ne sera certainement pas le cas [...]. Je t'en parle tout simplement, parce que tu as vécu à mes côtés plus que personne et que tu es en mesure de comprendre que j'ai besoin de coups de hache. Alors, fait moi le plaisir de calmer ces petits avec l'un de tes *sinapismes*⁷⁸.

Le 17 mai 1938, après plusieurs mois de séparation, saint Josémaria se rendit sur le front d'Albarracin (Teruel) pour voir Jimenez Vargas. Ils se promenèrent et parlèrent de longues heures durant⁷⁹.

Juan lui présenta Alfonso Balcells, un autre médecin qui demanderait l'admission quelques années plus tard à Barcelone⁸⁰.

Finalement Jimenez Vargas obtint la permission tant souhaitée et partit à Saragosse le 22 mai. Après avoir déjeuné avec le fondateur, ils se rendirent tous les deux à Cascante (en Navarre), où saint Josémaria dit sa messe à la chapelle de la famille Munarriz, en suffrage pour deux de leurs enfants morts à la guerre⁸¹.

Juan dut réintégrer le front. En juin, il fut transféré au 52^{ème} bataillon, à Carrascalejo, un village paisible et loin du front de bataille, d'après ce qu'il en disait dans ses lettres à ceux de Burgos. Il en profita pour étudier et écrire des lettres en anglais.

Dans l'une de ses lettres, il disait : « J'en conclus que tant que la guerre durera la seule œuvre extérieure utile à laquelle je peux me livrer à la maîtrise de l'anglais »⁸².

Comme il disposait de beaucoup de temps, il leur demanda de lui envoyer un livre de Physiologie appliquée, « compte tenu surtout du fait que ce sera la seule chose à laquelle je vais pouvoir me consacrer un peu le jour où la guerre sera finie »⁸³.

La bataille de l'Èbre faisait rage et il n'eut jamais la permission pour aller voir le fondateur à Burgos. Leur relation épistolaire se poursuivit. Le 2 octobre, il le félicita pour le dixième anniversaire de la fondation de l'Opus Dei⁸⁴.

⁷⁷ Lettre de Juan Jiménez Vargas à Pedro Casciaro, Teruel, 8 mars 1938, AGP, C 148-B1-3.

⁷⁸ Lettre de saint Josémaria à Juan Jimenez Vargas, Burgos, 30 avril 1938, AGP, série A-3.4, 255-2-380430-1. Avec le terme *sinapisme* (cataplasme à base de farine de moutarde) il fait allusion aux drôleries verbales dont avait l'habitude Jimenez Vargas.

⁷⁹ Cf. Lettre de Juan Jimenez Vargas à Ricardo Fernandez Vallespin, Teruel, 17 mai 1938 AGP, C 148-B1-5. Sur cette rencontre, cf. Vázquez de Prada, *El Fundador*, vol.II, p. 287. Sur la guerre à ce front, cf. Miguel Alonso Baquer, *El Ebro, la batalla decisiva de los cien días*, Madrid, La Esfera de los Libros, 2003.

⁸⁰ Cf. Alfons Balcells, *Memòria ingènua*, Barcelona, La Formiga d'Or, 2005, p. 70-76.

⁸¹ Il s'agissait des frères Jaime — qui, en troisième année de Médecine avait eu des cours de formation à l'Académie DYA, à Luchana — et Angel Munarriz, architecte, qui assistait aux recollections spirituelles à la Résidence Ferraz. Cf. Lettre de Juan Jiménez Vargas à José Arroyo, Zaragoza, 23 mai 1938, AGP, C 148-B1-5; récit testimonial de Juan Jiménez Vargas, 25 mai 1986, AGP, série A-5, liasse. 220, dossier. 2, exp. 2. Ce témoignage a 28 pages et va de décembre 1937 à mars 1939. Sur les relations de saint Josémaria avec la famille Munarriz, cf. Escrivá de Balaguer, *Camino*, edición crítico-histórica, p. 325.

⁸² Lettre de Juan Jiménez Vargas à Francisco Botella, Teruel, 22 juillet 1938, AGP, C 148-B1-7.

⁸³ Lettre de Juan Jiménez Vargas à Francisco Botella, Teruel, 30 juillet 1938, AGP, C 148-B1-7.

Et le 13 octobre, saint Josémaria lui dit qu'il attendait l'arrivée d'Alvaro del Portillo, de Vicente Rodriguez Casado et d'Eduardo Alastrué, trois membres de l'Opus Dei qui venaient de franchir le front de Guadalajara⁸⁵.

Le 11 janvier 1939, Jimenez Vargas fit savoir à Alvaro del Portillo qu'il était affecté à un régiment de fortification dans la province de Valladolid. Parmi d'autres choses, il lui disait : « Tu me dis que Mariano [Josémaria Escriva de Balaguer] ne dit pas clairement ce qu'il veut et je te dis que [...] je ne vois pas où est la difficulté. En effet, quand Mariano nous laisse libres de décider quelque chose, nous pouvons toujours être devant une solution plus coûteuse qu'une autre. Je crois qu'on ne se trompe pas en choisissant la voie la plus désagréable. Mis à part cela, ton grand-père [Josémaria Escriva de Balaguer] même s'il ne concrétise pas, (il) laisse toujours comprendre clairement ce qu'il veut. Pour ma part, je ne peux rien te dire sans risquer de *faire une gaffe*. »

À travers les lettres, je ne peux pas me faire une idée exacte des affaires familiales. Si j'ai la permission d'y aller — et je pense que cela sera dans 15 jours au plus tard — on pourra en reparler. Ceci dit [...] contente-toi de ce que dit ton grand-père [Josémaria Escriva de Balaguer] »⁸⁶

On perçoit ici que don Alvaro del Portillo demande un conseil à Jimenez Vargas, personne mûre, tout en lui montrant clairement que sa confiance en Josémaria est absolue.

Dans les premiers mois de 1939, on voyait que la guerre allait finir très vite⁸⁷. En février, Juan Jimenez Vargas fut promu lieutenant et affecté à la 56^{ème} Division, au front de Madrid. Saint Josémaria se préparait à rentrer à la capitale et à reprendre son travail à la Résidence d'étudiants. En février, il prévoyait la paix et « une époque d'intense vibration »⁸⁸. À l'occasion de l'élection de Pie XII, il écrivit à Jimenez Vargas : « *Papam habemus !* »⁸⁹. À ce moment-là déjà, le fondateur voyait que don Alvaro del Portillo était le plus approprié pour occuper une place singulière dans l'Opus Dei, comme en témoigne la lettre qu'il lui adressa à Cigales (Valladolid), trois semaines plus tard : « Que Jésus te garde, *Saxum* [roc]. Tu en es un, en effet. Je vois que le Seigneur te prête des forces et rend ma parole efficace : *saxum* ! Remercie-le et sois fidèle, en dépit de... tant de choses »⁹⁰.

Vers une chaire en Physiologie (1939-1942)

La guerre civile prit fin le 1^{er} avril 1939. Saint Josémaria était arrivé à Madrid le 28 mars, pour y retrouver sa mère, sa sœur et son frère et les membres de l'Opus Dei qui y étaient restés.

⁸⁴ Cf. Lettre de Juan Jiménez Vargas à saint Josémaria, Tέρuel, 2 octobre de 1938, AGP, série A-3.4, 255-5-381002-3.

⁸⁵ Cf. Lettre de Josémaria Escriva à Juan Jimenez Vargas, Burgos, 13 octobre 1938 AGP, série A-3.4, 255-5-381013-3.

⁸⁶ Lettre de Juan Jiménez Vargas à Álvaro del Portillo, Teruel, 11 janvier 1939, AGP, C150-B1-1.

⁸⁷ Cf. Cervera Gil, *Madrid en Guerra*, p. 375.

⁸⁸ Lettre de saint Josémaria à Juan Jimenez Vargas, Burgos, 13 février 1939, série A-3.4, 256-2.

⁸⁹ Lettre de saint Josémaria à Juan Jimenez Vargas, 3 mars 1939, AGP, série A-3.4, 256-2.

⁹⁰ Lettre de saint Josémaria à Alvaro del Portillo, Burgos, 23 mars 1939, AGP, série A-3.4, 256-2. Le fondateur avait déjà appelé Alvaro del Portillo *saxum* dans plusieurs lettres antérieures (13 et 24 février 1939).

Juan Jimenez Vargas arriva quelques jours plus tard, avec une semaine de permission. Il accompagna le fondateur pour aller visiter la maison du 16, rue Ferraz, totalement détruite pendant la guerre. Escrivá de Balaguer s'empessa de chercher un autre local pour cette résidence et il en trouva un au 6, rue Jenner. Il fut aménagé durant l'été et mis en service dès le début de l'année scolaire 1939-1940. Josémaría nomma Juan Jimenez Vargas directeur, après qu'il eût été délivré de ses engagements militaires l'été 1939,⁹¹.

À partir de l'été 1939, Jimenez Vargas reprit son activité professionnelle de professeur universitaire et dans la recherche scientifique⁹².

Il intégra l'hôpital comme médecin interne, assistant du professeur Fernando Enriquez de Salamanca, spécialiste en Pathologie Médicale, et comme collaborateur de la section de Chimie Biologique de l'Institut Cajal dépendante du CSIC (Conseil Supérieur d'Investigation Scientifique)

Il se spécialisa en Physiologie dans le domaine de l'éducation physique, dont connaissait à fond la pathologie et les déséquilibres provoqués par un excès d'activité sportive⁹³. Il publia un petit opuscule intitulé *Gymnastique* avec ses connaissances théoriques et pratiques⁹⁴.

Travailleur acharné, il décrocha le doctorat en médecine en 1940. Il quitta la direction de la résidence de la rue Jenner pour aller habiter un nouveau centre de l'Opus Dei.

En mai 1942, il réussit le concours pour avoir la chaire de Physiologie Générale et Spéciale de la faculté de médecine de l'université de Barcelone⁹⁵ et, attiré par la Physiologie du Système Nerveux Central, il eut la possibilité d'aller faire de la recherche à Zurich (en Suisse) à l'Institut de Physiologie de Walter R. Hess —qui reçut le prix de Nobel de Médecine quelques années plus tard— où il s'initia aux nouvelles techniques neurophysiologiques⁹⁶.

Treize ans à l'université de Barcelone (1942-1954)

⁹¹ Cf. Vázquez de Prada, *El Fundador*, vol. II, pp. 395.

⁹² Il y eut sans doute un moment où saint Josémaría changea d'avis par rapport à l'éventuelle possibilité de voir Juan Jimenez Vargas succéder à Alvaro del Portillo, pour qu'il soit à ses côtés dans le gouvernement central de l'Opus Dei. Il se peut que Juan lui ait dit qu'il n'était pas apte à exercer ce type de fonction. Par ailleurs, comme il a été dit déjà, c'est au moins à partir du mois de mars 1939 que saint Josémaría avait découvert chez Alvaro del Portillo des qualités extraordinaires.

Lorsqu'en février 1940, Francisco Ponz, co-auteur de cet article, emménagea à la Résidence de la rue Jenner, bien que Jimenez Vargas en fût le directeur, celui qui aidait essentiellement le fondateur dans la formation des personnes de l'Opus Dei et au travail de gouvernement c'était Alvaro del Portillo. En tout état de cause, nous connaissons Jimenez Vargas assez bien pour pouvoir assurer qu'il comptait sur l'avis favorable de saint Josémaría qui a toujours respecté la liberté personnelle des membres de l'Opus Dei, pour reprendre son itinéraire professionnel et viser la chaire d'un professeur universitaire.

⁹³ Cf. AGP, documents, C 150-B1. Dans ce dossier on trouve trois copies d'un *curriculum vitae*, en quart de feuille, de 1939 probablement.

⁹⁴ Cf. Juan Jiménez Vargas, *Gimnasia*, Madrid, Saeta, 1941. Le livre de 55 pages avait 20 illustrations.

⁹⁵ Le jury était constitué par les professeurs Enríquez de Salamanca (Université de Madrid), Laguna Serrano (Université de Granada), Santos Ruiz (Université de Madrid), Sanz Ibáñez (Université de Valencia) et Rodríguez Candela (Université de Valladolid), cf. «Boletín Oficial del Estado», 10-II-1942, p. 1225. Il fut titularisé professeur le 12 juin 1942.

⁹⁶ À Zürich il coïncida un certain temps avec Francisco Ponz, co-auteur de cet article qui faisait des études sur la nutrition animale. Cf. Francisco Ponz, *Mi encuentro con el Fundador del Opus Dei, Madrid 1939-1944*, Pamplona, Eunsá 20013, p. 123-124.

Il pris possession de sa chaire à l'université de Barcelone au début de l'année universitaire 1942-1943. Il habitait dans un modeste hôtel du quartier des Tres Torres. À la faculté de Médecine, il réorganisa les installations et les dotations instrumentales du département de Physiologie, profondément détériorées pendant la guerre civile. Ce fut un dur labeur à cause de l'extrême pénurie financière de l'Espagne en ces années d'après-guerre et dans le contexte de la Seconde Guerre mondiale en cours⁹⁷.

Dans ces conditions-là, Il réussit à attirer et à former ses premiers collaborateurs, et reprit très vite la recherche, avec de nouvelles publications scientifiques⁹⁸.

L'été 1943, il revint à Zurich pour approfondir la méthodologie et les techniques de travail du professeur Hess. Durant ce séjour, avec d'autres professeurs espagnols invités, il rencontra, lors d'un dîner, don Juan Carlos de Bourbon, héritier de la Couronne d'Espagne⁹⁹.

L'année suivante, il emménagea dans le centre de l'Opus Dei qui venait d'être ouvert au 444, rue Muntaner, familièrement appelée *La Clínica* parce qu'avec son ami Alfonso Balcells, connu sur le front et qui était médecin interne en cardiologie, ils ouvrirent un cabinet médical dont ils partageaient les locaux à des heures différentes. Jimenez Vargas dirigeait un petit laboratoire d'analyses cliniques dans lequel il installa un espace pour l'étude de l'activité cérébrale électrique à côté de la salle d'explorations. Il fut l'un des premiers en Espagne à avoir un appareil d'électro-encéphalographie (d'Espagne)¹⁰⁰.

Il fut nommé chef de la section de Physiologie de l'Institut de Recherches Médicales de la Députation de Barcelone (1943-1944) et à partir de 1945, il fut vice-président de l'Institut de Physiologie et Biochimie et chef de la Section de Physiologie Humaine de cet Institut (CISC). Cette année-là, il fonda la *Revista Española de Fisiología*, la seule en Espagne spécifiquement consacrée aux publications de Physiologie et de Biochimie et dont il fut le directeur durant de longues années¹⁰¹.

Pour sa brillante trajectoire scientifique, il fut nommé conseiller au CSCI¹⁰².

Durant son séjour à Barcelone, il se consacra à un profond travail d'enseignement et de recherche. Lorsqu'en 1955 il quitta cette université, il avait formé treize promotions de nouveaux médecins et publié à peu près soixante articles sur sa recherche expérimentale¹⁰³.

⁹⁷ Cf. *ibid.*, p. 130.

⁹⁸ Francisco Ponz, co-auteur de cet article, travailla à peu près trois mois dans les laboratoires de Jimenez Vargas au printemps 1943 (cf. *ibid.*, p. 130).

⁹⁹ Cf. Gonzalo Redondo, *Política, cultura y sociedad en la España de Franco 1939-1975. Tomo I. La configuración del Estado español, nacional y católico (1939-1947)*, Pamplona, Eunsu 1999, p. 628. À ce dîner, il y avait aussi l'historien Rafael Calvo Serer, le civiliste José Beltrán de Heredia et José Maldonado, historien du Droit.

¹⁰⁰ Cf. Balcells, *Memòria*, p. 151.

¹⁰¹ Cf. Notes historiques sur cette publication périodique dans Francisco Ponz – Miguel Lluch, *Cincuenta años de la Revista Española de Fisiología*, «Revista española de Fisiología» 51/1(1995), p. I-XII.

¹⁰² Sur sa vie académique, cf. *Acto académico en memoria de Juan Jiménez Vargas*, Pamplona, Universidad de Navarra, 1997. Le recensement complet de ses publications se trouve dans la «Revista española de Fisiología» 45, Suplemento (1989), pp. VII-XIV.

¹⁰³ Cfr. *ibid.*

Avec l'enseignement de la Physiologie, il tâchait de communiquer aux étudiants les valeurs chrétiennes. Directement ou indirectement, il encourageait certains d'entre eux à rencontrer des étudiants de l'Opus Dei. Avec les doctorants et les disciples, il avait des rapports plus serrés : il les aidait à orienter dans le bon sens leur future activité professionnelle, il les soutenait dans leurs difficultés, il leur faisait comprendre la valeur d'une vie chrétienne cohérente et, avec le plus grand respect de leur liberté personnelle, il les invitait à recevoir une formation chrétienne¹⁰⁴.

À l'université de Navarre (1955-1985)

Lorsque saint Josémaria, en 1952, promut les débuts du *Studium Général de Navarre*, ce fut le Droit¹⁰⁵ que l'on enseigna en premier, mais il tenait à ce que tout de suite ce fut le cas de la Médecine et de l'Infirmier. Pour cette entreprise, invraisemblable ou pour le moins prématurée, il pensa à Juan Jimenez Vargas, pour son prestige et son expérience académique, sa trempe ferme et décidée et la force de sa foi éprouvée. L'été 1954, il le fit venir à Molinoviejo, à Ségovie, pour lui expliquer le projet : mettre en marche immédiatement l'enseignement de la Médecine avec un très haut niveau scientifique, pour former de bons médecins avec un très bon niveau professionnel. Les professeurs devraient se mettre en quatre pour former les étudiants à tout point de vue et pour réaliser une recherche hautement qualifiée¹⁰⁶.

Jimenez Vargas accepta l'invitation sans hésiter et se mit au travail. Cela allait lui demander de quitter sa prestigieuse chaire à l'université de Barcelone, où il avait une bonne équipe de collaborateurs, des moyens matériels et bibliographiques et une grande expérience dans l'enseignement, étayée par de nombreuses publications et avec un avenir prometteur. Il devrait partir de rien, à Pampelune, pour commencer une faculté de Médecine : chose particulièrement complexe et exigeante. Il n'avait que l'esprit qui devait l'informer, son expérience scientifique et rien d'autre. Comme premier doyen, il chercha les professeurs indispensables pour enseigner les matières de première année qui seraient aussi assurées dans les facultés de Sciences, de sorte que les cours purent démarrer en octobre, avec vingt-cinq étudiants, dans le même édifice de la Chambre des Comptes où l'on faisait des cours de Droit¹⁰⁷, qui avait été cédé par la Députation de Navarre. C'est aussi sous sa houlette, et en même temps, que l'on commença les cours pour les infirmières¹⁰⁸.

¹⁰⁴ Cf. Rosa María Echeverría, *Facultad de Medicina. Universidad de Navarra 1954-2004, 50 años de vida, memoria y esperanza*, Pamplona, Eunsa 2004, p. 21 et suivantes.

¹⁰⁵ Cf. Ismael Sánchez Bella, *Recuerdos sobre el comienzo de una gran aventura*, en Onésimo Díaz – Federico Requena (eds.), *Josemaría Escrivá de Balaguer y los inicios de la Universidad de Navarra (1952-1960)*, Pamplona, Eunsa, 2002, p. 27-39; Fernando de Meer, *El comienzo de la Escuela de Derecho de la Universidad de Navarra (1952-1957). Un apunte histórico*, en Juan Fornés, *Libro cincuentenario de la Facultad de Derecho*, Pamplona, Eunsa, 2004, p. 19-31.

¹⁰⁶ Cf. Récit testimonial de Juan Jiménez Vargas, signé en 1975 et 1976, AGP, série A-5.

¹⁰⁷ Cf. Juan Antonio Paniagua, *Apuntes sobre los primeros pasos de la Facultad de Medicina*, en Díaz – Requena, *Josemaría Escrivá de Balaguer*, p. 149-164.

¹⁰⁸ Cf. Guadalupe Arribas Echebest et Rosario Serrano Sastre, *Primeros años de la Escuela de Enfermería*, «Cuadernos del Centro de Documentación y Estudios Josemaría Escrivá de Balaguer» 5 (2001), p. 103-114. liasse. 220, dossier. 2, exp. 5.

Jimenez Vargas qui n'eut aucun cours à dispenser durant l'année 1954-55, était encore à Barcelone pour préparer son remplacement sans provoquer de rupture et pour s'occuper de ses doctorants et de ses collaborateurs. Il faisait de fréquents voyages à Pampelune pour orienter et encourager les professeurs et pour préparer l'année universitaire suivante. Après l'été 1955, il s'installa définitivement à Pampelune, où il vécut jusqu'à la fin de ses jours. Fin novembre 1955, la Députation de Navarre lui céda, en le réaménageant, un petit local quasiment abandonné de l'hôpital de Navarre, pour les deux années de Médecine et de l'école d'infirmières. Agustin Arraiza, directeur de cet hôpital, était un camarade de promotion de Jimenez Vargas à Madrid. Il lui facilita grandement la tâche¹⁰⁹.

En Espagne, il était d'usage que les professeurs titulaires de Physiologie soient aussi chargés d'enseigner la Biochimie, intégrée dans les études de Physiologie Générale et de Chimie Biologique. Or, Jimenez Vargas estimait que la Biochimie avait une identité propre c'est pourquoi, à Pampelune, dès l'année 1955-56, il confia cette matière aux professeurs Contadini et Marcarulla avec une responsabilité académique totale. Quant à lui, il se consacra à la Physiologie. De ce fait, les collègues des autres universités, jaloux de leur main mise académique, lui en voulurent et le prirent pour un *traître* alors qu'il s'agissait du détachement d'un pourfendeur, en avance sur ce qui finit par s'imposer partout pour des raisons scientifiques, comme c'était déjà le cas dans beaucoup de bonnes universités étrangères.

Durant l'année 1956-57, il enseigna la Physiologie humaine¹¹⁰. C'est à son esprit universitaire et à sa générosité sans bornes, que l'on doit, en grande partie, la Faculté de Médecine de l'université de Navarre. Il en fut le premier doyen de 1954 à 1962 et sous son gouvernement on fixa les bases du développement successif de la Faculté et de l'activité clinique académique et d'assistance.

Au pavillon qui fut utilisé dès 1955 pour les cours et la recherche, s'ajouta un nouvel édifice en 1958-59 — *La nouvelle École* —, premier agrandissement de la Faculté. À partir de 1959, on compta sur le *pavillon*, en guise de centre hospitalier universitaire pour les consultations et les entrées des patients.

À la fin de son mandat, en 1962, les travaux des nouvelles zones étaient très avancés et on venait d'inaugurer la première phase de la Clinique Universitaire, objectif poursuivi dès 1956. Peu après la naissance de la Faculté, en 1957, il fonda, à Pampelune, la *Revista de Medicina de la Universidad de Navarra*, dont il fut le directeur jusqu'en 1962. Cette publication témoignait de son engagement dans les hautes sphères de la recherche scientifique. Durant toute cette période, on recruta les professeurs principaux, expérimentés ou jeunes, qui firent de la Faculté et de la Clinique des entités prestigieuses. Ce fut Eduardo

¹⁰⁹ Cf. Récit testimonial de Juan Jiménez Vargas, signé en 1975 et 1976, AGP, série A-5, liasse. 220, dossier. 2, exp. 5. Ce document de 26 pages témoigne des commencements de la Faculté de Médecine de l'Université de Navarre.

¹¹⁰ Cf. Récit testimonial de Juan Jimenez Vargas, signé en 1975 et 1976, AGP, série A-5, liasse. 220, dossier. 2, exp. 5.

Ortiz de Landazuri, que Juan Jimenez Vargas invita auprès de lui en 1958 pour mettre en route l'enseignement clinique, qui fut le doyen après lui dès 1962¹¹¹.

Libéré de cette charge, il s'investit totalement dans l'enseignement. Professeur titulaire de Physiologie Humaine depuis 1954 jusqu'en 1985, il prit sa retraite mais continua d'enseigner comme professeur honoraire durant quatre ans encore. Durant ces trente cinq années de vie académique à l'Université de Navarre, il fut le chef de la section de Physiologie Appliquée, à Pampelune, d'abord dans le cadre de l'Instituto Español de Fisiologia y Bioquímica (CSIC), comme il l'avait été à Barcelone, puis, dans le département de Recherches Physiologiques (Centre Coordonnée du CSIC et de l'Université) dont il fut nommé vice-recteur. Membre fondateur de la *Sociedad española de Ciencias Fisiológicas*, il fut élu président en 1964. Il était aussi membre de la *European Neuroscience Association* et d'autres sociétés scientifiques¹¹².

Une longue maladie (1987-1997)

Quelques jours avant Noël, en 1987, alors qu'il était à Madrid depuis quelques mois pour témoigner sur différents aspects de l'histoire de l'Opus Dei, il fut victime d'une grave hémorragie cérébrale. Accueilli à la Clinique Universitaire, au bord de la mort, il surmonta cette épreuve et reprit, en grande partie, sa vie ordinaire. Il fut en mesure de diriger une dernière thèse de doctorat. Il était appelé de partout en tant que témoin direct de faits petits ou grands concernant les premières années de l'Opus Dei. Il collabora aussi dans les activités de l'*Asociación Navarra de Defensa de la Vida* (ANDEVI). Malgré tout, sa situation cérébrale se détériorait, lentement mais progressivement. Sa motricité était réduite, il était de plus en plus dépendant. En 1992, il put être présent, à Rome, aux cérémonies de la béatification du fondateur de l'Opus Dei. Il était à ce moment-là le plus ancien des membres de cette prélature personnelle¹¹³.

De nouveaux épisodes cérébraux furent traités à la Clinique Universitaire. Son organisme résistant, lui permit encore de vivre quatre ans, sous les soins de médecins, d'infirmières et du personnel sanitaire, toujours entouré par des personnes de l'Opus Dei. Il mourut le 29 avril 1997¹¹⁴.

Professeurs, amis, étudiants, collaborateurs, médecins, infirmières, membres du personnel sanitaire, bedaux, secrétaires, tous vinrent se recueillir sur sa dépouille, dans une chapelle ardente installée à la Faculté de Médecine et assistèrent à l'enterrement qui eut lieu le 30 avril. Xavier Echevarria, prélat de l'Opus Dei et Grand Chancelier de l'université de Navarre, arriva de Rome pour célébrer les obsèques à Pampelune, le 1^{er} Mai, dans le local OmniSports, transformé en chapelle pour l'occasion. Plusieurs milliers de personnes y assistèrent.

Esquisse d'un portrait, en guise d'épilogue

¹¹¹ Cf. Récit testimonial de Juan Jimenez Vargas, signé en 1975 et 1976, AGP, série A-5, liasse. 220, dossier. 2, exp. 5.

¹¹² Cf. Récit testimonial de Juan Jimenez Vargas, signé en 1975 et 1976, AGP, série A-5, liasse. 220, dossier. 2, exp. 5.

¹¹³ Cf. «Romana. Boletín de la Prelatura del Opus Dei» 13 (1997), p. 154-155.

¹¹⁴ Cf. *ibid.*

Juan Jimenez Vargas était petit de taille, très maigre, musclée et nerveux. D'une intelligence aigüe et lucide, il saisissait très vite les gens et les situations et allait directement au fond des choses, scientifiques ou simplement humaines. Extrêmement sobre, il était détaché des choses matérielles. Austère et frugal aux repas, il ne souhaitait rien de spécial, ne s'accordait aucune gourmandise.

Très travailleur, il ne perdait pas une minute, ne ployait pas sous la fatigue, ne cédait pas à la commodité. Pas de grille horaires, pas de week-ends. Il allait au travail soit en tram, soit en bus, soit à pied et il était normalement le premier arrivé et le dernier à quitter le laboratoire. Il emportait chez lui des livres, des revues scientifiques et du matériel à lire, à écrire ou à corriger. Il aimait l'exercice physique dur, la gymnastique, les randonnées en montagne le dimanche, même s'il faisait mauvais. Il grimpeait vite et redescendait tout aussi rapidement sans s'arrêter pour reprendre souffle ou pour contempler la nature. Sa personnalité était riche et singulière. Bien trempé, d'une seule pièce, responsable, avec un grand sens du devoir, exigeant et dur avec lui. Lutteur infatigable au service de ce qu'il pensait être juste et droit. Il ne se décourageait jamais, mais il allait au bout de toute sorte de difficultés. À la repartie vive, il était pince-sans-rire, et spécifiquement madrilène. D'un abord simple, direct, il n'était jamais distant, ni sur la défensive, ni autoritaire. Il parlait peu, ses phrases étaient courtes, ses gestes, expressifs. Il agissait plus qu'il ne parlait. S'il ne fallait que deux mots pour tout dire, il n'en disait pas trois. Il n'aimait ni la courtoisie figée, ni les signes extérieurs de tendresse. De prime abord, si on ne le connaissait pas, il pouvait sembler sévère, mais cette impression disparaissait dès qu'on le fréquentait un peu plus, parce qu'il était réceptif, au grand cœur, toujours prêt à rendre service. Il ne disait jamais rien de blessant ou de mordant. Patient, il ne supportait cependant pas les explications réitératives ou les circonlocutions.

La simplicité l'entraînait, il aimait ceux qui parlaient sans détours. Il avait horreur de la dissimulation, de l'affectation ou de l'arrogance. En revanche, il aimait ceux qui reconnaissaient leurs erreurs personnelles. Quant à lui, authentique, filant droit, la vérité était sa compagne de route. S'il avait quelque chose de moins agréable à dire, il le faisait délicatement et affectueusement mais ne tournait pas autour du pot. Totalement désintéressé, il ne cherchait rien pour lui et aidait tout le monde sans rien attendre en retour. Il formait des disciples et comprenait celui qui quittait son équipe pour prendre son propre envol. Quand il quitta Barcelone, il se détacha de ses collaborateurs et des moyens de travail qu'il avait acquis avec beaucoup d'efforts pour recommencer sans rien à Pampelune. Il cherchait des fonds pour d'autres départements avant de penser à améliorer le sien. Il tint à rester dans le petit pavillon initial afin que d'autres professeurs travaillent dans de meilleures conditions et dans des installations plus modernes. À l'université, il accepta les responsabilités qu'on lui confia et y déploya son esprit d'initiative et de service, tout en aimant bien passer inaperçu. Il tenait à ce que les autres soient contents au travail et que la Faculté et l'université de Navarre aillent de l'avant, soient la réalité vivante dont avait rêvé le fondateur de l'Opus Dei. Il n'accordait pas non plus d'importance à ses précieuses contributions à la Physiologie, ni ne tenait à apparaître dans les médias. On connaissait bien son mépris des louanges pour son travail scientifique, ses réussites professionnelles ou ses nominations. Si jamais quelqu'un se hasardait à le faire, son geste et son regard l'arrêtaient sur-le-champ et la conversation était détournée vers une expérience en route, un travail en

marche, ou un sujet quelconque. On ne réussit jamais à célébrer ni ses vingt-cinq ans de carrière universitaire, ni ses cinquante ans de professorat. Il refusa tout hommage le jour de sa retraite. Il fallut attendre son décès pour organiser un acte académique en sa mémoire. Ce ne fut qu'en 1990 qu'il accepta de recevoir la médaille d'or de l'université de Navarre que don Alvaro del Portillo, grand chancelier de l'Université de Navarre lui avait accordée pour ses mérites exceptionnels.

Dans toute son activité à l'université de Navarre, il tâcha d'être un parmi tant d'autres et seconda toujours les autorités académiques supérieures sans faire valoir sa longue et féconde expérience universitaire, ni son statut de bon connaisseur de l'esprit et des fins qu'Escriva de Balaguer voulait pour l'université. Il aimait vraiment les qualités des autres. Cette humilité n'avait rien à voir avec le rétrécissement, elle n'amoindriait pas son courage et sa combativité à l'heure de faire avancer les choses, d'ouvrir des voies professionnelles à la carrière de ses disciples, d'agir avec courage dans la défense de la vérité et de la justice en faveur des autres.

Il avait atteint l'unité de vie du chrétien cohérent avec sa foi, dont parlait le fondateur de l'Opus Dei et dans laquelle la vie de piété et l'exercice du travail professionnel se fondent avec la volonté d'approcher les personnes de Dieu. Toutes ces qualités personnelles étaient évidentes dans l'exercice de son magistère de professeur universitaire, dans son intense activité d'enseignant et de chercheur dans la recherche physiologique et dans la formation de ses collaborateurs et de ses disciples.

Dans sa tâche d'enseignant, il s'efforçait de bien préparer ses cours de physiologie, rigoureux, vivants et très actuels. Il évitait de donner l'impression de vouloir être clair dans ses exposés, il mettait l'étudiant en face de réalités biologiques toujours complexes. Comme le dit l'un de ses étudiants, son enseignement oral était plutôt difficile, n'avait rien de simple mais « le professeur Jimenez finit par me faire apprécier la physiologie, qui plus est, j'en fus emballé. Le disciple mettait du temps à trouver les clés de sa pensée. En tant que bon chercheur, il voulait transmettre aussi l'incertitude de la connaissance, que l'étudiant rejette normalement, l'aspect tortueux des avancées de la science ; l'ampleur de l'ignorance sur tant d'aspects. Il refusait de simplifier [...]. Les échanges oraux se devaient d'être sincères, vivants¹¹⁵.

Il accordait aux cours pratiques en laboratoire plus d'importance qu'on ne leur donnait en général en Espagne dans les facultés de Médecine. Il aimait inviter ses étudiants, les plus motivés à venir dans son laboratoire de recherche pour qu'il leur explique où il en était, les techniques dont il se servait, le sens des enregistrements graphiques. À Pampelune, il fit participer les étudiants aux explorations fonctionnelles des équipes hospitalières¹¹⁶.

Il jouissait d'une renommée d'intransigeance aussi bien à Barcelone qu'à Pampelune. Il tenait à la rigueur des concepts et à la précision des termes. L'indolence et la superficialité, la réponse pour s'en sortir, l'incommodaient parce qu'il voulait que ses étudiants ne tombent pas dans la médiocrité, mais qu'ils s'attachent à être de bons professionnels,

¹¹⁵ Jesús Flórez Boledo, *Acto académico*, p. 24-25. Cette publication recueille plusieurs documents qui illustrent les différents aspects de sa vie académique.

¹¹⁶ Cf. «Revista española de Fisiología» 45, Suplemento (1989), p. VII-XIV.

responsables, aimant le travail bien fait, en mesure de se mettre au service efficace de leurs patients¹¹⁷.

Par ailleurs, Jimenez Vargas ne concevait pas que le professeur universitaire tout en livrant un enseignement de qualité, ne se voue pas à une rigoureuse recherche scientifique. Par conséquent, la recherche fut un objectif permanent pour lui et il l'inculquait à ses collaborateurs et à ses collègues d'autres disciplines. Pendant presque cinquante ans d'enseignement, il dirigea presque cent thèses de doctorat, il présenta de nombreuses communications scientifiques dans des congrès nationaux et internationaux et publia plus de cent cinquante articles de recherche expérimentale. Et aussi bien dans la période qui suivit la guerre, à Madrid, que dans ses premières années à Barcelone, ou plus tard, à Pampelune, où il travailla avec un manque incroyable de moyens matériels, il fit preuve d'une grande adresse pour arriver à s'en sortir. De ce fait, il s'insurgeait contre celui qui refusait de faire de la recherche sous prétexte de manque de moyens¹¹⁸.

Sa première recherche à Madrid se centra sur les actions physiologiques de certaines vitamines. À Barcelone, il poursuivit ce travail en biochimie, mais il s'intéressa progressivement au système nerveux central et à la régulation nerveuse des fonctions végétatives. En 1944, il publia ses premiers travaux, pionnier en Espagne, sur l'activité cérébrale électrique avec des enregistrements électro-encéphalographiques, sujet sur lequel il a toujours travaillé.

Il travailla aussi sur la régulation vasomotrice, la régulation respiratoire et le contrôle de la miction. En 1948, il publia ses résultats sur le calibre bronchial, avec une nouvelle méthode permettant de le mesurer, qui fut le point de départ d'une ligne de recherche féconde dans le domaine des réflexes respiratoires et de la physiologie pulmonaire qu'il poursuivit jusqu'en 1987. Un de ses disciples, spécialiste dans ce domaine écrivit : « Sans aucune exagération on peut assurer que le professeur Jimenez Vargas a été l'un des chercheurs qui a le plus apporté à la médecine pour la connaissance des réflexes respiratoires qui ont leur origine dans les voies supérieures »¹¹⁹.

Dans cette ligne-là, il publia, à Pampelune, ses études sur le réflexe de la toux qui changèrent la façon classique d'en parler et décrivit aussi les changements dans les mécanismes de la régulation respiratoire durant le vomissement, études qui furent publiées dans les traités les plus prestigieux de l'époque et dont la référence était incontournable »¹²⁰.

Dans une autre direction, il fit toujours des recherches avec Javier Teijeira, sur l'activité cérébrale électrique et son intérêt clinique, et traça un modèle expérimental pour le diagnostic de situation de coma ou de mort cérébrale, applicable à la greffe d'organes. Il révéla pour la première fois la reversabilité du coma éthylique en situation d'électro plat et en absence de potentiels évoqués par des stimulants visuels.

¹¹⁷ Cf. Balcells, *Memòria*, p. 151

¹¹⁸ Cf. «Revista española de Fisiología» 45, Suplemento (1989), p. VII-XIV.

¹¹⁹ González Barón, *Acto académico*, p. 34.

¹²⁰ Cf. John G. Widdicombe, *Respiratory reflexes, Handbook of Physiology*, Sect. 3, *Respiration*, Vol. 1, (1964), Chapt. 24, p. 610 et 615.

La bibliographie spécialisée répercuta aussi son travail sur les mécanismes nerveux centraux qui interviennent dans l'ovulation et dans la fonction reproductrice¹²¹.

Avec les publications de recherche expérimentale, Jimenez Vargas fut l'auteur de plus d'une douzaine de livres. Les plus diffusés sont la *Físicoquímica Fisiológica* (avec José M. Macarulla), *Aborto y contraceptivos* (avec Guillermo López García), *Neurofisiología Psicológica Fundamental* (avec Aquilino Polaino), et *Personalidad y cerebro*. Il publia de nombreux articles dans des revues de médecine ou culturelles sur des thèmes physiologiques, médicaux, d'éthique médicale et d'éducation médicale¹²².

Toute son oeuvre écrite reflète la profondeur de ses connaissances physiologiques, la rigueur scientifique et l'usage précis et riche de la langue espagnole, dans un style littéraire sobre, concis. Dans ses articles de recherche il expose ses résultats avec objectivité, épurés par une critique pertinente, en faisant nettement la différence entre le fait vérifié, son interprétation et l'hypothèse suggérée.

L'argumentation répond à une logique rigoureuse. Il évite l'élucubration sans une base suffisante. Ses publications sont un exemple de littérature scientifique¹²³.

Jimenez Vargas enseignait la science, mais il enseignait aussi la vie. Dans ses cours, il cherchait à être vrai, plutôt que brillant, exigeant plutôt que bienveillant à tout prix, pour former les étudiants à l'effort et les préparer solidement. Au fil de ses explications et avec son exemple, surtout, il mettait en valeur les vertus humaines, l'amour de la justice, de la liberté personnelle et du travail bien fait, la droiture, le respect et l'esprit de service dû aux camarades et à la société. Il montrait qu'il y a plus de bonheur à travailler ainsi qu'avec des visées égoïstes qui ne cherchent que l'applaudissement, la domination, le pur bien-être personnel. Expert en neurophysique et en psychophysiologie, il montrait que l'homme, qui a tant d'aspects communs avec les animaux supérieurs, présente des qualités singulières que la matière ne peut pas expliquer à elle seule et qui réclament la présence de l'esprit »¹²⁴.

Il était totalement investi dans son travail de professeur avec ses doctorants et ses disciples, qu'il formait scientifiquement et humainement avec le plus grand dévouement. Il les orientait à l'heure de demander des bourses ou des aides nécessaires, il leur fournissait des thèmes de recherche et la bibliographie initiale, il leur montrait les techniques de travail, il discutait avec eux sur les résultats, il leur inculquait la rigueur critique et le raisonnement logique dans l'interprétation des données. Ses commentaires, succincts mais sûrs, permettaient de redresser des situations imprévues¹²⁵.

Il était encourageant, il ouvrait des voies quand on était dans l'impasse, il glissait des suggestions lumineuses. Il apprenait à rédiger les thèses de doctorat et les articles scientifiques qu'il révisait et corrigeait personnellement. « Il ne disait pas seulement ce qu'il fallait faire : il aidait à le faire. S'il fallait terminer une thèse, il veillait tard dans la nuit [...] ». Sa

¹²¹ Cf. «Revista española de Fisiología» 45, Suplemento (1989), p. VII-XIV. ¹²² Cf. *ibid.*

¹²³ Cf. *ibid.*

¹²⁴ Cf. *ibid.*

¹²⁵ Cf. González Barón, *Acto académico*, p. 31.

conduite éveillait en chacun de nous le sens moral de l'effort, de la responsabilité [...]. Il en faisait infiniment plus qu'il ne disait »¹²⁶.

Durant sa longue carrière de professeur universitaire, beaucoup de ses disciples ont bénéficié de son magistère et ils ont été profondément marqués par ses enseignements scientifiques, humains et chrétiens. Certains ont décroché des chaires universitaires, d'autres ont eu des postes importants dans des centres de recherche¹²⁷.

À l'occasion du soixante-quinzième anniversaire de sa naissance, la *Revista Española de Fisiología*, pour lui rendre hommage, publia un volume où de très nombreux anciens étudiants, disciples et collaborateurs lui dédient des articles de recherche pour le remercier »¹²⁸.

Francisco Ponz. Docteur en Sciences Naturelles de l'Université de Madrid (1942). Professeur titulaire de la chaire de Physiologie animale à l'université de Barcelone de 1944 à 1966 et de Navarre de 1966 à 1997. Conseiller du CSIC en 1962. Académicien de la Real Academia de Ciencias y Artes de Barcelone en 1964. Recteur, vice-recteur et professeur honoraire de l'université de Navarre. Grande Croix d'Alphonse X le Sage en 1968. Directeur du *Journal of Physiology and Biochemistry* jusqu'en 2009.

Auteur de nombreux livres et articles dans des revues scientifiques.

e-mail: fponz@unav.es

Onésimo Díaz. Docteur en Histoire de l'Université du Pays Basque en 1995. Chercheur et professeur à l'Université de Navarre de 1998 à 2008. Prix à l'Essai Leizaola en 1994, sur le thème des autonomies. Parmi ses ouvrages récents il y a *Rafael Calvo y la revista Arbor* (2008), *Rafael Calvo y la búsqueda de la libertad* (2010), un essai sur *Historia de Europa en el siglo XX* (2008) et un autre sur *Historia de España en el siglo XX* (2010). Membre du comité éditorial de *Studia et Documenta*.

e-mail: onesimodiaz@gmail.com

¹²⁶ Herranz Rodríguez, *Acto académico*, p. 43.

¹²⁷ Jimenez Vargas fut le directeur de la thèse doctorale de Francisco Ponz, l'un des co-auteurs de cet article, en 1941 et 1942. Il l'accueillit dans son laboratoire à Barcelone, quelques mois en 1943 et durant l'année universitaire 1941-1942. À Barcelone, il forma entre autres: R. Barraquer-Ferré, D. Jurado, J. Larralde Berrio, J. Monche Escubós, R. Sánchez Calvo, A. Sols García, S. Vidal Sivilla. Et à l'université de Navarre: M. A. Carreira Monteiro, M. Asirón, A. Balagué, E. Díaz Calavia, R. Fernández del Moral, S. Fernández González, J. Flórez, C. Gómez Lavín, S. González Barón, F. Hernández, J. L. Velayos, G. López García, J. Marco, M. Martínez Lage, J. Miranda, A. Mouriz, M. S. David Milner, S. Santidrián, J. Sarria, J. Teijeira, A. Tosar, J. Voltas, qui devinrent ses collaborateurs

¹²⁸ Cf. «Revista española de Fisiología» 45, Suplemento (1989).